

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 20

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

MIEUX, MAIS MOINS

LES fêtes ne manquent pas. Cette semaine ou plutôt demain, dimanche, à Lausanne, nous aurons la fête du groupe des corps de musique de l'Est du canton ; ça se passera sur l'esplanade de Montbenon. Le soir, ce sera une grande fête vénitienne, à Ouchy, organisée à l'occasion de la visite des hôteliers américains. Pendant ce temps, à la Cathédrale, la Philharmonique de Berlin donnera un concert, où il y aura sûrement foule, en dépit de la concurrence. Au mois de juillet, ce sera, à Beaulieu, la Fête cantonale de gymnastique et déjà la ville s'apprête à se parer de ses plus beaux atours.

Vous voyez qu'on n'aura guère le temps de s'ennuyer, à Lausanne. Nous n'avons pas un moment. Fêtes et divertissements de tous genres abondent.

Et, pendant ce temps, il est des gens qui maugréent contre cette soif excessive de plaisir et de distractions qui s'est emparée de la population, « pour le plus grand dam de celle-ci », disent-ils.

« Rire est le propre de l'homme » a dit, de son côté, un auteur. C'est donc que l'homme est, de nature, un être gai, auquel il faut justement du plaisir et des distractions. Rappelez-vous le *panem et circenses* des anciens Romains. Le pain, heureusement, ne nous manque pas davantage pour le moment, que les occasions de plaisir.

Certes, nous ne voulons pas jouer les trouble-fêtes, les empêcheurs de danser en rond, mais nous estimons qu'elles n'ont pas tout-à-fait tort les personnes qui trouvent qu'il y a trop de fêtes et que la réussite et l'attrait de celles-ci auraient même tout à gagner à être un peu plus espacées et peut-être aussi un peu plus modestes. On se rassasie plus tôt du plaisir que du travail ; on s'y fatigue de même davantage. Et puis, il y a le lendemain, le gousset vide et les cheveux en hérissure. Après quelques jours de fête, on a plus ou moins de peine à reprendre l'ornière, le bon sillon de tous les jours. Ça grince, tout d'abord ; c'est pénible. Ça gêne un peu le souvenir du plaisir que l'on a eu.

Il n'est petite société qui ne veuille avoir sa fête et, souvent, l'importance que prend la fête dépasse celle de la société. C'est la caisse qui comble la différence.

Amusons-nous mieux, si vous voulez, mais moins fréquemment. Pourquoi les sociétés ne décideraient-elles pas, par exemple, qu'elles ne célébreront leur fête que tous les deux ans et non tous les ans. Et l'on établirait aisément une alternance, afin que les fêtes des diverses sociétés n'eussent pas lieu toutes la même année. Une première année, ce seraient telles et telles sociétés ; la suivante, ce seraient telles et telles autres. On réduirait ainsi de moitié le nombre des fêtes et réjouissances et personne ne s'en porterait plus mal, au contraire.

I. M.

Apparemment. — Pardon, monsieur, disait une dame à un libraire, je voudrais un livre un peu historique, surtout pas de romans immoraux.

— Voulez-vous « Les derniers jours de Pompéi » ?
— De quoi est-il mort ?
— D'une éruption, je crois.

Naturellement. — Un employé d'administration, chez son médecin :

— Toujours des insomnies, jeune homme ?
— Oui, docteur ! c'est surtout au bureau que j'en souffre.



BORBOLIOT ET SA PÊTSE

BORBOLIOT était un pécheur que pêtse et qu'attrapève pas tant soveint dâi pesson. Lâi a dâi pécheur dinse. L'è pas lào fauta, l'è cliaque âi pesson que n'étant jamé iô Borboliot l'ire. Quand pêtse ein amont dein lo riô, là trâte (truite) l'étant ein avau. Quand pêtse ein avau, ne se pas quemet là trâte sè maufiavâ, mâ on lè vayâi tote per amont. Sè pardié pas se lo sè télégraphiavâ, mâ l'è dinse. On oiâi dein l'iguie onna brison que cein voliâve à dere : « Tsouyi-vo ! lâi a Borboliot que l'è âo moulin ! Ao bin que l'è vè lo mécanique ! âo bin vè lo grand got dâo bou ! » Et vaitcé lè trâte que partessant âo pas de corsa, que passâvant quemet l'ouira io étâi Borboliot, et pu via. Borboliot l'avâi bi coudhi accoulli sa bercllire decé, delé, lo petit chatset que se peindâi à la cheintere, devant restâve adî vouâissu, que cein bourlâve noutrôn coo. Cein vo fâ-te pas mau bin por li, dite-mè vâi ora ?

Lâi a tot parâi on coup que Borboliot l'a zu onna tchance dâo tonnerre. Vo vu cein contâ. L'a fé onna pêtse que se l'avâi vicu âo temps de la Biblîa, lè dzein l'arant de que l'étâi on merâcllio. Vaitcé l'affère.

Borboliot s'einbantse onna meimeinde la vèprâ dein lo boû, avau lo riô, avoué sa bercllire, son chatset à la cheintere devant li. Dâo trâi bons fonds lo sèdyant po sè fotre de li, mâ Borboliot cein lâi fâsâi rein. L'arvevè lo got de la Babine et hardi ! Tserdze son'hameçon, accouît sa bercllire, l'atteind 'na petite vouarba de temps et pu... l'è ice que lo merâcllio coumeince... lè tré de l'iguie onna pucheinta trâte, onna tota vere-tâblia avoué dâi petit point rodzo, que l'è dan la marqua dâi boune. Et que l'avâi la tita galézameint lilein de la tiuva, quasu on pi. Quand vo dio que Borboliot ein étâi po tsesi dâo gros mau de la vère asse granta. L'è lè bons fonds que fasant onna mena, leu que vegnant po mourga. Dan la bete dein son chatset sein la tyâ po que sâi pllie fraitse, retserdze. On coup de bercllire et pu... l'è la suite dâo merâcllio... vait-cé Borboliot que retré oncora onna trâte quemet l'autra. Seimbliave mimameint à Borboliot que l'étâi pe grôcha. Et lè moquerant desant pe rein. Vito la trâte dein lo chatset. Faut sè couâtî quand lo pesson moo. Hardi, Borboliot ! lance ta bercllire ! T'einlèvâi oncora onna trâte adî pe grôcha. Dein lo sat ! Et pu onn'autra, et pu oncora iena ! Dein lo chatset, dein lo chatset ! Lè dzein desant :

— Tot parâi ! clli Borboliot ! quinta tchance.

Et Borboliot s'è peinsâve :

— Su tsesâ su onna nitta dâo diâbllo. L'è onna mine de pesson.

Et lâi tré onna satiême, et pu la houit n'è pas bin lilein ! A-te que la nâo ! Et pu la d'hi ! La onze ! No vaitcé à la dozanna ! Dein lo chatset ! Sein lè tyâ que restant fraitse !

Mâ Borboliot voliâve pas prendre tot lo pes-

son ein on iâdzo et quand l'a zu prâi la treizième lè fâ dinse à n'on vesin :

— Ein é prâo à doze. Vo baillo stasse !

Et lo pécheur l'è parti tot dzoïâo à l'ottô.

Mâ, quand Borboliot l'a voliu prendre sè pesson, ein a min trovâ. Lo chatset l'avâi on gros perte âo fond, et à l'avî que la trâte l'étâi dein lo chatset, châtôtape pè clli perte dein l'iguie.

Et Borboliot l'avâi pêtse la mimâ trâte treize coup à la felâie ! Marc à Louis.

LES CHEVEUX BLANCS

AH ! par exemple ; dit Mme Marsay. Elle était assise en élégant déshabillé rose, devant sa coiffeuse, et peignait ses beaux cheveux blonds. Sa main, arrêtée de saisissement dans son geste machinal, tenait encore le peigne d'écaille haut levé ; elle se regardait dans la glace, les yeux agrandis de surprise, la bouche entr'ouverte, et elle répéta :

— Ah ! par exemple !

La femme de chambre, occupée à passer des rubans dans les chemises de linon, releva la tête.

— Voyez-donc, Rose, dit Mme Marsay.

Elle tendait vers la femme de chambre sa jolie tête fine, à laquelle ses boucles blondes faisaient une auréole, et de son doigt fuselé, elle indiqua :

— Là !... là !... un cheveu blanc !

— Un cheveu blanc ! répéta la soubrette, qui jamais n'eût osé le reconnaître.

— Ah ! ah ! ah ! que c'est drôle ! fit Mme Marsay en riant.

Elle rejetait en arrière son torse souple. Ses épaules superbes étaient victorieusement leur nudité claire, et sous les saccades de son rire franc, elles se soulevaient, se creusaient des fossettes.

— Un cheveu blanc !... le premier cheveu blanc, dit Rose, riant à son tour.

Et comme M. Marsay entra, sa femme l'appela :

— Venez-voir, Jean, un cheveu blanc... J'ai un cheveu blanc.

M. Marsay vint à elle. C'était un homme d'une soixantaine d'années, très grand, à peine trop fort, souple et distingué. Les traits accusés, le teint brun, une courte barbe en pointe, lui faisaient une physionomie d'énergie sans faiblesse, qui eût été presque dure, sans les yeux d'un bleu clair lumineux.

Aujourd'hui, plusieurs fois millionnaire, il avait connu les débuts les plus durs et les plus humbles. La maison d'exportation qu'il dirigeait encore, il l'avait fondée, agrandie, consolidée par son seul travail, sa volonté tenace.

Vingt ans auparavant, débarrassé des premiers soucis matériels, il avait épousé Marise, orpheline qu'il adorait pour sa beauté, pour sa jeunesse. Elle avait dix-huit ans, elle était pauvre. Il avait hésité longtemps, non pas à cause de sa pauvreté, mais les vingt-deux ans qui les séparaient lui faisaient redouter l'avenir.

Elle l'adora. Aujourd'hui encore, elle n'avait que lui dans le cœur et dans la pensée : Jean ! un nom d'adoration qui lui montait du cœur aux lèvres, Jean !

Sans enfant, leur intimité était restée tendre comme aux premiers jours, pleine de gâteries et de puérilités. D'ailleurs, les années passaient sur elle sans l'atteindre presque. A trente-huit ans,